

STÈLES

La Grande Famine en Chine, 1958-1961

YANG JISHENG

STÈLES

La Grande Famine en Chine, 1958-1961

TRADUIT DU CHINOIS
PAR LOUIS VINCENOLLES ET SYLVIE GENTIL

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Ce livre est édité par Anne Sastourné

Chantal Chen-Andro a traduit le chapitre X de ce livre.

Titre original: 墓碑 (*Mubei*)

Édition originale: Cosmos Books Ltd, 2008

ISBN original t. 1 : 978-988-219-066-5 et t. 2 : 978-988-219-065-8

© YANG Jisheng, 杨继绳, 2008

ISBN 978-2-02-109142-7

© Éditions du Seuil, septembre 2012, pour la traduction française
et en toutes langues sauf les langues chinoise, japonaise et anglaise.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Avertissement du traducteur

La traduction et l'édition de ce texte ont posé un double défi : d'une part sa dimension même – le texte original publié à Hong Kong chez Cosmos Books est composé de deux tomes comprenant vingt-huit chapitres et totalisant quelque mille deux cents pages –, et d'autre part son ordonnancement.

Le premier tome de la version chinoise consacre quatorze chapitres à la description de la famine dans une douzaine de provinces chinoises (la Chine en compte une vingtaine) avec un survol de la situation dans les villes et le reste du pays. C'est le fruit de dix ans d'enquêtes sur le terrain. Le second en compte autant, dédiés à l'analyse historique et politique de cette catastrophe majeure, ainsi qu'à ses causes et conséquences politiques.

Lorsque j'ai pris contact avec l'auteur, il avait déjà préparé une version abrégée et réorganisée en vue de la traduction du livre dans les langues européennes. Cette seconde version ne comptait plus que seize chapitres, le contexte historique et politique était placé au début (non sans une certaine logique puisqu'il est connu du lecteur chinois et méconnu du lecteur occidental), l'étude de terrain, concentrée sur les quatre provinces les plus touchées, venait en seconde partie. Nous avons finalement retenu un plan en trois parties : la première décrit le « Grand Bond en avant » et la politique de collectivisation à marche forcée qui l'a accompagné, la seconde porte sur la situation sur le terrain, la troisième livre l'analyse politique des causes et conséquences de la famine.

L'auteur avait ainsi abrégé son propre texte de plus d'un tiers. Mais il était encore très long. Il a donc été décidé, de concert avec les traducteurs américains, Stacy Mosher et Guo Jian, dont le travail était déjà avancé, de le condenser davantage encore. Le Seuil a ensuite, dans une démarche originale et inédite, demandé à Mme Ren Yi d'établir un nouveau manuscrit en chinois en adaptant le texte abrégé de M. Yang à cette dernière mouture de la traduction. Le résultat de ce travail a été soumis à l'auteur, qui y a apporté des modifications non négligeables : de nombreuses mises à jour,

corrections, et rétablissements de certains passages coupés. Nous avons abouti à un nouveau manuscrit plus ramassé, complété par endroits, tout en rétablissant à peu près l'ordre des chapitres voulu par l'auteur.

J'ai ainsi travaillé pendant deux ans en excellente intelligence avec les traducteurs américains, Stacy Mosher et Guo Jian, avec le sentiment d'œuvrer pour une cause qui nous dépassait tous. Je dois ici leur rendre hommage pour leur compétence, leur disponibilité, leur ouverture d'esprit, et nos échanges extrêmement enrichissants.

Pour la transcription du chinois, nous avons opté pour le pinyin : il présente l'avantage d'être unifié dans les langues qui s'écrivent avec l'alphabet latin. Pour quelques noms « historiques » de lieux comme Pékin, de personnes comme Sun Yat-sen (Sun Yixian en pinyin), ou d'entités comme le Kuomintang (parti nationaliste, Guomindang en pinyin), nous avons gardé les transcriptions anciennes ancrées dans la langue française.

Nous avons aussi choisi de traduire les titres des ouvrages et documents cités plutôt que de les donner en chinois (pinyin ou caractères) : ainsi, au lieu de *Zhonggong yunnan shengwei guanyu zhongbing siren qingkuangde jiancha baogao*, lourd, peu lisible et ne signifiant rien pour qui ne connaît pas le chinois, nous avons écrit « Rapport d'inspection du comité du parti communiste de la province du Yunnan sur les circonstances des morts par hydropisie ». Ce choix surprendra peut-être quelques sinologues. Je sollicite leur indulgence : eux peuvent avoir accès au texte et à toutes ses références en quelques clics sur Internet, il suffit de taper le titre en chinois de l'ouvrage dans un moteur de recherche et le texte complet est accessible.

Nous avons également décidé de convertir les unités de mesure chinoises (en *mu* pour les surfaces, en *li* pour les distances, en onces ou en livres pour les poids) dans le système métrique. Nous avons à peu près conservé (mais un peu allégé) l'appareil de notes de références, rejetées en fin de volume ; enfin, nous nous sommes efforcés de limiter les notes explicatives des traducteurs – en bas de page – au strict nécessaire.

Je tiens ici à remercier tout spécialement Sylvie Gentil et Chantal Chen-Andro qui, fin 2011, alors qu'en raison de contraintes professionnelles nouvelles il me devenait difficile d'achever cette traduction dans le délai imparti, ont accepté au pied levé de se lancer dans l'aventure et de traduire quelques chapitres. Leur travail de grande qualité m'a été très utile et il a bien sûr servi pour tout le reste du texte : je me suis sans vergogne inspiré

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR

de leurs trouvailles et de leurs choix lorsqu'ils étaient meilleurs que les miens – ce qui était souvent le cas. Grâce leur soit rendue.

Naturellement, j'assume l'entière responsabilité des erreurs qui demeurent.

* * *

Les pages que l'on va lire sont terribles, effroyables même. Mais elles ne sont pas dirigées contre la Chine. Elles ont pour but d'éviter que cet immense drame ne sombre dans l'oubli. Elles n'exonèrent personne, mais elles ne jettent pas d'anathème.

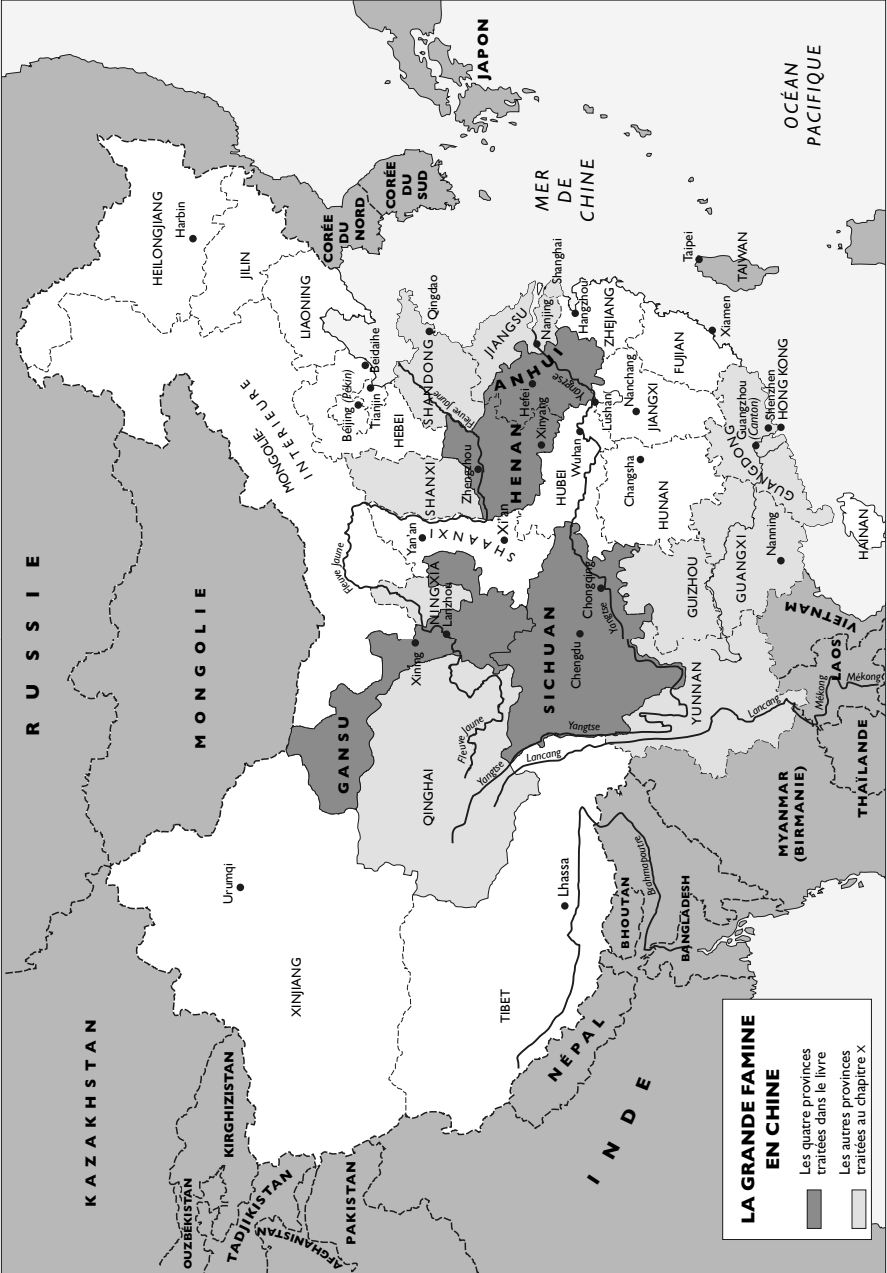
Leur intérêt premier est qu'elles sont l'œuvre d'un Chinois qui a enquêté sur le terrain et eu accès aux sources documentaires comme aucun auteur étranger n'aurait pu le faire. En ce sens, ce livre est unique : il évite le double piège d'être partiel et partial.

Ce livre est interdit à la vente en Chine, mais le gouvernement chinois n'a pas tenté d'en empêcher la publication à Hong Kong – territoire sous souveraineté chinoise. L'auteur estime qu'il a été téléchargé au moins 100 000 fois en Chine, et que, dans moins d'une génération – lorsque les derniers protagonistes auront disparu –, il pourra paraître.

Simon Leys – l'un des regards les plus lucides de notre époque sur la Chine – écrit ceci dans sa préface du livre de Philippe Paquet consacré à Soong Mayling* : « Les Chinois, qui inventèrent il y a plus de deux mille ans l'historiographie moderne (en pratiquant l'étude comparée et critique des sources, les enquêtes sur le terrain, les interviews de témoins, l'exposé objectif des points de vue antagonistes) estiment qu'un bon historien doit "lire dix mille livres et voyager dix mille lieues". » C'est ce que s'est efforcé de faire, quinze ans durant, M. Yang. Le résultat est cette stèle, monumentale – éternelle.

Louis Vincenolles
mai 2012.

* Philippe Paquet, *Madame Chiang Kai-shek, Un siècle d'histoire de la Chine*, Paris, Gallimard, 2010.



Des stèles pour l'éternité

Ce livre devait à l'origine s'intituler *La Route du paradis*, et puis j'ai préféré *Stèles*. Le choix de ce mot reflète mon intention d'élever quatre stèles : la première à mon père, mort de faim en 1959 ; la deuxième aux 36 millions de Chinois qui ont péri dans la famine ; la troisième au système qui a provoqué cette catastrophe ; quant à la quatrième, elle m'est venue à l'esprit alors que j'avais rédigé la moitié de ce livre : une alerte lors d'un contrôle médical m'a conduit à accélérer la composition de l'ouvrage pour l'achever et, par là, à élever ma propre stèle. Finalement, ma santé n'était pas en danger, mais écrire ce livre présentait un réel risque politique et si, à cause de lui, il m'arrivait malheur, l'ouvrage deviendrait de ce fait ma propre stèle. Il va de soi que les trois premières raisons sont les plus importantes.

Une stèle, c'est la matérialisation de la mémoire, laquelle est l'escalier grâce auquel les nations et les peuples progressent. Nous devons nous souvenir non seulement de ce qui est beau et bon, mais aussi de nos crimes, de nos bassesses ; non seulement de la lumière, mais aussi des ténèbres. Les hommes au pouvoir dans les systèmes totalitaires cachent leurs crimes et mettent leurs bonnes actions en valeur, ils camouflent leurs fautes sous des slogans ronflants, ils effacent de force de la mémoire humaine les catastrophes qu'ils provoquent, les ténèbres, les crimes. C'est pourquoi les Chinois souffrent si souvent d'amnésie historique : elle est forcée par le pouvoir. J'érige ces stèles précisément pour que les gens se souviennent de cette catastrophe provoquée par l'homme, de ces ténèbres et de ces crimes, afin qu'à l'avenir on ne les reproduise pas.

1

Fin avril 1959 [l'auteur a dix-neuf ans*], alors que, après les cours, je composais un panneau d'affichage en vue de la commémoration du Mouvement du 4 Mai** par la Ligue de la jeunesse communiste de mon école, à Xishui, mon ami d'enfance Zhang Zhibo est accouru de Wanli pour me dire : « Ton père est en train de mourir de faim, rentre vite chez toi, et essaie d'emporter un peu de riz. » Il a ajouté : « Il n'a même plus la force d'arracher l'écorce des arbres, il a trop faim. Il voulait aller à Jiangjiayan acheter du sel pour boire de l'eau salée, mais à mi-chemin il s'est écroulé, ce sont des gens de Wanli qui l'ont ramené chez lui. »

J'ai aussitôt laissé tomber ce que j'étais en train de faire, j'ai demandé à mon professeur principal (et secrétaire de la Ligue) la permission de m'absenter, je suis allé au secrétariat de la cantine prendre 3 livres de riz – trois jours de ration alimentaire –, et j'ai foncé à la maison. Arrivé à Wanli, tout avait changé : l'orme devant la porte avait été arraché, il ne restait qu'un cratère informe ; l'arbre couché n'avait plus d'écorce, il était tout blanc et luisant, même ses racines avaient été raclées. La mare était asséchée ; les voisins m'ont expliqué qu'elle avait été vidée pour pouvoir pêcher les moules d'eau douce, des coquillages nauséabonds qu'auparavant on ne mangeait pas. Pas un aboiement de chien, pas un poulet dans les rues ; même les enfants, qui d'habitude s'amusaient dehors, restaient chez eux. Le village était mort.

La maison était dans un dénuement complet : pas la moindre chose à manger, pas un grain de riz ; la cuve à eau était vide. Quand la faim vous empêche de marcher, où trouver la force d'aller tirer de l'eau ?

Mon père était assis dans son lit, le regard vide, le visage décharné, la peau ridée et flasque. Il voulut lever la main pour me faire signe mais n'y parvint pas, il ne put faire qu'un petit geste. Cette main était presque identique à celle du squelette que j'avais vu dans la classe de sciences naturelles ; même si une peau desséchée la couvrait, elle ne parvenait pas à cacher les creux et bosses des os ! Ce fut un choc : ainsi, quand on disait

* Les notations entre crochets sont des insertions des traducteurs. Les notes de bas de page, sauf mention contraire, sont également des traducteurs. Les références bibliographiques sont regroupées en fin de volume.

** Le 4 mai 1919, trois mille étudiants manifestèrent à Pékin contre le traité de Versailles qui attribuait au Japon la partie des territoires de la province du Shandong (est de la Chine) auparavant sous contrôle allemand. Ce mouvement déclencha le renouveau du patriotisme chinois et le début de la littérature moderne. Le 4 Mai est célébré en Chine continentale (fête de la jeunesse) comme à Taïwan.

« n'avoir que la peau sur les os », c'était aussi effrayant et cruel que cela ! Il marmonnait à voix très basse, il me demandait de partir, de retourner à l'école.

Comment mon père avait-il pu en arriver là ? Deux mois auparavant il allait très bien (en fait il avait déjà un œdème à la jambe, mais je ne savais pas que c'était dû à la malnutrition). Il était chargé de s'occuper du petit buffle d'eau de l'équipe de production*. L'animal était attachant et, grâce à ses soins attentifs, il était robuste et propre. Il savait avec son regard exprimer intimité, tristesse, espoir ou colère. Il arrivait à dialoguer avec mon père de cette façon, et je comprenais aussi un peu ce qu'il voulait dire. Chaque fois que je revenais à la maison, j'allais faire un tour dans les collines sur son dos. Deux mois plus tôt, mon père m'avait demandé de rentrer : l'équipe de production avait abattu ce bufflon en cachette, et nous avions touché une livre de viande. Il savait que la vie était dure à l'école, il m'avait fait revenir pour en manger. Quelle odeur appétissante en entrant dans la maison ! Mais il n'y avait pas touché. Il m'avait dit qu'il avait été trop proche de l'animal. En réalité, c'était un prétexte pour me laisser en profiter tout seul. J'avais avalé la viande à grandes bouchées sous son regard luisant de bonté.

Le remords m'a gagné : s'il avait mangé cette livre de viande, il ne serait pas aujourd'hui affamé à ce point !

J'ai pressé sa main dans la mienne, puis j'ai pris une palanche et deux seaux, et me suis empressé de remplir la cuve d'eau. Après quoi j'ai pris une bêche et un panier d'osier et je suis allé là où nous avions planté des cacahouètes l'année précédente pour arracher les pousses (les arachides donnaient au printemps suivant des pousses bien plus épaisses que les pousses de soja et, bien que réputées toxiques, à peine comestibles, elles avaient pourtant presque toutes été arrachées). J'ai déterré ce que j'ai pu, le cœur ravagé de remords : pourquoi n'étais-je pas revenu plus tôt cueillir des légumes sauvages ? Pourquoi n'étais-je pas revenu plus tôt avec du riz ?

Mais le remords ne sert à rien. J'ai fait cuire le riz et l'ai porté à son chevet, mais il ne pouvait déjà plus avaler. Trois jours après, il prenait congé de ce monde.

Mon père, Yang Xiusheng dit aussi Yufu et Hongyuan, était né en 1889 (an XV de l'ère Guangxu), le 6 juin du calendrier lunaire. Il était en réalité mon oncle, et mon père adoptif. Il m'avait élevé depuis mes trois mois. Lui et ma mère adoptive m'ont traité mieux que si j'avais été leur

* Les communes populaires, instaurées à partir de 1958, étaient composées de brigades de production qui regroupaient des équipes de production (voir chapitre II, p. 68).

propre fils, et leur amour extraordinaire pour moi était devenu légendaire dans le village. J'ai appris plus tard de cousins que mon père m'emmenait par monts et par vaux, par tous les temps, chercher du lait, ce qui fait que j'avais des nourrices dans tout le voisinage. Une fois où, malade, j'avais perdu connaissance, il s'était agenouillé devant l'autel de la maison en se frappant la tête contre le sol à en saigner, jusqu'à ce que je revienne à moi. Un jour où j'avais une grosse pustule sur la tête, ma mère l'avait sucée jusqu'à ce que je guérisse. Ils m'ont éduqué avec beaucoup plus de clairvoyance que les paysans ordinaires et, bien que nous fussions très pauvres, ils se sont débrouillés par tous les moyens pour que je puisse étudier. Ils étaient extrêmement exigeants quant à mon caractère et à ma conduite.

Aidé par les cousins du village, j'ai enterré sommairement mon père. Je ne lui avais guère prêté attention quand il se portait bien ; maintenant qu'il reposait sous terre, les images du passé défilaient dans ma tête.

En 1950, les autorités du canton de Mayuan [dans lequel se trouve le village de Wanli] convoquaient fréquemment de grandes sessions publiques de lutte contre les propriétaires fonciers et les tyrans locaux. Une fois, mon père m'avait emmené en voir une à Zaociling. Le terrain était une pente douce au bas de laquelle on avait bâti une estrade provisoire, les paysans se tenant en haut. Les slogans ébranlaient le ciel, la milice fanfaronnait en brandissant ses armes. Les accusés étaient hissés sur l'estrade, les mains liées dans le dos avec une corde passée au cou et, chaque fois qu'un accusateur avait terminé son réquisitoire, il y avait des gens qui montaient sur le podium pour les frapper violemment. Lorsqu'ils étaient à terre, qu'ils n'avaient plus de souffle, on les tirait sur la pente pour les fusiller. Cette fois-là, on en a exécuté quatorze. Du début à la fin, mon père ne prononça pas un mot. Plus tard, à la maison, je jouai avec quelques camarades à la « lutte contre le propriétaire foncier ». Voyant cela, il me flanqua une belle fessée. Sur le moment, je n'ai pas compris pourquoi il m'avait frappé. Plus tard, il m'a expliqué que tous les fusillés n'étaient pas des criminels, et que tous les accusateurs n'étaient pas des victimes d'injustices. Par la suite il ne m'a plus jamais emmené voir de telles séances.

À la mort de ma mère (adoptive) en 1951, mon père et moi sommes restés seuls. J'ai alors manqué l'école quelque temps, mais mon père ne m'a pas laissé aller travailler dans les champs : il a dégagé l'unique table de la maison et a surveillé mes études chaque jour. Une fois, lors de la remise des céréales au gouvernement [il s'agissait de payer les taxes en nature], je l'ai accompagné, portant deux petits sacs de riz non décortiqué avec une palanche. En chemin, il m'a raconté qu'autrefois il n'avait pas de champ, mais que, maintenant qu'il en avait un, il devait remettre du riz

au gouvernement : c'était une affaire importante et il voulait que je fasse cette expérience. À mi-chemin, trop fatigué, je ne pouvais plus marcher. Il m'a mis dans un panier de sa palanche avec ses sacs de riz et a repris la route jusqu'au point de collecte des céréales. Lors de la réforme agraire, on nous avait alloué un champ pouvant produire 12 *dan* (d'une surface d'environ 3 *mu*)*. Il avait été si content qu'on lui attribue un terrain ! J'étais tout petit mais j'avais partagé sa joie. Moins de trois ans plus tard, la terre avait été reprise et collectivisée.

En 1954, j'ai été admis à l'école secondaire à Xishui. Comme nous n'avions pas de quoi payer, je ne pouvais être pensionnaire ou demi-pensionnaire. Nous habitions alors à quelque 10 kilomètres de Xishui. Pour réduire ce trajet, mon père a trouvé à Maqiao, à 5 kilomètres du chef-lieu du district, une vieille masure où il a ouvert un petit comptoir de thé. Ces 5 kilomètres de route étaient entièrement pavés, et j'ai pu ainsi aller à l'école dans de bonnes conditions. Chaque matin, il me réveillait avant l'aube, pour que j'arrive à 7 heures pour l'étude avant les classes. Un jour de tempête, la baraque a failli s'écrouler sur lui. Par la suite, l'école m'a accordé une bourse de pensionnaire, et mon père a pu cesser cette vie difficile.

À sa mort, je fus accablé de tristesse, mais il ne me vint pas du tout à l'esprit de la reprocher au gouvernement. Je ne pensais pas que son décès avait quelque chose à voir avec la politique des « trois drapeaux rouges** ». Je n'avais aucun doute envers la propagande du Parti sur les succès du Grand Bond en avant ou la supériorité des communes populaires. Je ne savais rien de ce qui se passait ailleurs. Je pensais que nous étions un cas isolé, que la mort de mon père était une tragédie familiale. Comparé à la grandeur du communisme dont l'avènement était proche, quelle importance pouvait avoir ce petit malheur privé ? Le Parti m'avait inculqué qu'il fallait sacrifier sa « petite personne » en faveur de « l'intérêt commun », et je lui obéissais totalement. J'ai conservé cette façon de penser jusqu'à la Révolution culturelle***.

À cette époque, j'acceptais en bloc l'endoctrinement du Parti ou de ses

* Un *dan* égale 50 kilos ; un *mu* égale 0,0667 hectare, ou 15 *mu* font 1 hectare. Ce terrain devait pouvoir produire 6 quintaux de riz. Les chiffres sont donnés dans le texte chinois en livres par *mu*. Nous les avons convertis en tonnes par hectare.

** Décision politique du deuxième plan quinquennal (1958) qui prit ce nom en 1960, les « trois drapeaux rouges » étant la ligne générale, le Grand Bond en avant et les communes populaires (voir chapitre 1, p. 39).

*** La « Grande Révolution culturelle prolétarienne » est un mouvement politique qui a dévasté la Chine de 1966 à 1976, désigné aujourd'hui sous le nom de « décennie catastrophique ».

organes, je ne mettais rien en doute. J'avais de très bonnes notes en classe, lors de l'examen d'entrée en sixième, j'avais été le premier du district. À l'école primaire, j'avais adhéré aux Jeunes Pionniers, en sixième à la Ligue de la jeunesse communiste, tout au long de ma scolarité j'avais été « responsable scolaire ». Lors du mouvement antidroitiers de 1957*, le Parti avait déclaré que les éléments de droite étaient mauvais, et je l'avais cru. En 1958, lors du « Grand Bond en avant », j'étais un militant enthousiaste dans mon école. Un poème que j'avais écrit à la gloire du Grand Bond en avant avait été envoyé au centre d'exposition des services académiques de [la préfecture de] Huanggang. J'étais alors responsable de la propagande au comité de la Ligue de la jeunesse communiste, ainsi que rédacteur en chef de notre feuille d'information ronéotée *Le Jeune Communiste*. Le jour, je travaillais aux champs, le soir j'étais le journal. Au nouvel an de 1959, j'ai écrit un article, « Félicitations pour le nouvel an », dans lequel je chantais avec enthousiasme les louanges du Grand Bond en avant. Lors de la fête de l'école, le directeur l'a lu intégralement et l'a dédié au corps enseignant et aux élèves.

Je faisais tout cela avec sincérité, je n'avais pas le moindre objectif utilitaire. Mon chagrin à la mort de mon père n'a pas affaibli ma confiance dans le Parti. Un très grand nombre de jeunes gens se sont investis activement comme moi dans le Grand Bond en avant : tous souffraient de la faim ainsi que leurs familles mais ils ne se plaignaient pas, ils étaient eux aussi sincères, le communisme les stimulait, et beaucoup parmi eux étaient prêts à se sacrifier pour ce grand idéal.

Mais il est une autre raison qui explique mon soutien si loyal au Grand Bond en avant : mon ignorance. J'étais originaire d'un petit village reculé où nous n'avions quasiment pas d'informations, les paysans ne savaient rien de ce qui se passait au-delà de la montagne. Un jour, j'ai entendu un vieux paysan dire à mon père : « Il paraît qu'on a vu Xuantong** et qu'il va redevenir empereur. » Ni l'un ni l'autre ne savaient que Pu Yi avait été convaincu de trahison et emprisonné***. Les paysans regrettaient l'empereur. Ils n'avaient pas entendu parler du grand événement qui s'était passé le 1^{er} octobre 1949 à Pékin****. Le cadre du village, Huang Yuanzhong, avait été informé, et il était venu tenir une réunion au hameau ce jour-là. Le

* Mouvement qui visait essentiellement les intellectuels, lancé en juillet 1957 en réaction à la campagne des « Cent fleurs » (qui leur avait donné une certaine liberté de parole).

** Nom de règne (1908-1912) de Pu Yi (1906-1967), dernier empereur de Chine.

*** Pour avoir régné sur le Manchoukouo (les provinces du Nord-Est sous occupation japonaise) de 1924 à 1945, sous le nom de Kang De.

**** Il s'agit de la proclamation de la République populaire de Chine.

lendemain, son fils (que nous surnommions Laizi, le garnement) m'a dit : «Le Président Mao a été intronisé.» Je lui ai demandé : «Qu'est-ce que ça veut dire, intronisé ?» «Cela veut dire qu'il est devenu empereur», m'a-t-il répondu. «C'est ce que m'a dit mon père», a-t-il ajouté.

La plupart des paysans de notre coin ne s'étaient jamais, de toute leur vie, éloignés de plus de 50 kilomètres de chez eux. Bien que nous ne vivions qu'à une centaine de kilomètres de Hankou*, pour eux la ville était inaccessible tant elle était loin. Leur désir de s'y rendre s'arrêtait à cette chansonnette : «Lune, chère lune, viens avec moi, nous irons à Hankou, lune chère lune fuis avec moi, nous fuirons jusqu'au pont de Yuanjia.» Le chef-lieu du district était plus proche, mais pour y aller et en revenir il y avait une journée de route, dont la moitié sur un sentier de montagne tortueux. La plupart des gens ne s'y rendaient qu'une ou deux fois par an. Le plus grand plaisir des paysans était de prendre le frais les soirs d'été après s'être lavés. Certains s'installaient en famille devant leur porte, buvant un thé grossier qu'ils plantaient eux-mêmes et agitant un éventail de paille tressée fait maison, causant de leur vie de tous les jours. D'autres, enclins à plus d'animation, se regroupaient pour bavarder. Ils racontaient l'histoire du Serment du Verger des pêcheurs** qu'ils connaissaient par quelque lettré, ou l'épisode du soulèvement de Wuhan quelques dizaines d'années auparavant***. Mais ces histoires étaient connues et on ne se lassait pas de les réécouter. Alors quand quelqu'un parlait des dernières nouvelles du chef-lieu du district, chacun était tout ouïe. Ceux qui les évoquaient inspiraient le respect.

Si l'isolement du village rendait les paysans ignorants, il préservait une partie de leur innocence. La réaction de mon père à cette séance de «lutte» en 1950 ne venait pas de sa capacité de jugement rationnel, mais de sa nature humaine.

Ainsi, en 1954, lorsque j'ai quitté le village pour aller à l'école au chef-lieu du district, j'étais d'une candeur totale.

Une fois que le Parti communiste chinois (PCC) eut pris le pouvoir, il ferma le pays aux informations et aux idées venues de l'étranger, et il rejeta l'ensemble des normes morales traditionnelles de la Chine. Le gouvernement détenait le monopole de l'information ainsi que de la

* Grande ville du cours moyen du Yangtse, qui forme aujourd'hui avec Wuchang et Hanyang la conurbation de Wuhan.

** Épisode du *Roman des trois royaumes* de Luo Guanzhong (~1330~1400), Paris, Flammarion, 1987.

*** Le soulèvement de Wuhan en 1911 déclencha la première Révolution chinoise, qui renversa l'empire des Qing.

vérité. Le Comité central du Parti était le cœur du pouvoir, le cœur de la vérité, le cœur de l'information. Toutes les institutions de recherche en sciences sociales vouaient leurs forces à argumenter sur la justesse du pouvoir du Parti communiste chinois ; toutes les troupes culturelles et artistiques chantaient sa gloire ; tous les organes d'information diffusaient des nouvelles visant à prouver sa clairvoyance et sa lucidité. Du jardin d'enfants à l'université, la tâche première des enseignants était d'inculquer aux élèves et étudiants la vision communiste du monde. Toutes ces entités étaient devenues des machines pour servir le monopole du Parti sur les idées, les esprits, les opinions, elles modelaient en permanence l'âme de la jeunesse. Et les gens investis de ces missions étaient fiers d'être des « ingénieurs de l'âme humaine ».

Ayant interdit la pensée et l'information, le gouvernement central se servait de ses instruments monopolistiques pour inculquer durablement les valeurs communistes, tout en critiquant et extirpant les autres. De la sorte, dans les têtes ignorantes des jeunes gens se créait une distinction claire et forte entre le vrai et le faux, l'amour et la haine, un désir ardent de mettre en œuvre le communisme se formait. Dès lors, quiconque était opposé à cet idéal, ou montrait par ses actions ou paroles qu'il n'y adhérait pas, était nécessairement l'objet d'attaques groupées.

En sus des instruments cités ci-dessus, le Parti organisait de façon très efficace l'inculcation de ses valeurs. Dans chaque organe du Parti communiste chinois, à tous les niveaux, se trouvait un noyau d'hommes qui s'entouraient d'éléments cardinaux, chaque strate contrôlant celle du dessous, et se dévouant à celle du dessus. Les mouvements politiques à répétition, les innombrables réunions grandes et petites consacrées aux éloges ou aux critiques, aux récompenses ou aux châtiments mettaient la pensée des jeunes gens sur des rails à sens unique. Toute vision différente de celle du Parti communiste était étouffée dans l'œuf. À cette époque, je croyais sincèrement que la Chine, extrêmement pauvre et affaiblie après des siècles d'humiliations impérialistes, pourrait grâce aux « trois drapeaux rouges » entrer dans le socialisme et réaliser l'idéal suprême de l'humanité – le communisme. Et au regard de cet idéal sublime, les difficultés du moment ne comptaient guère.

Si je ne doutais pas des « trois drapeaux rouges », ce n'était pas uniquement par ignorance : la pression politique très forte de l'ensemble de la société était telle que je n'osais pas les remettre en question. Pourtant, les événements cruels qui se déroulaient devant mes yeux ne manquaient pas. Un élève de mon école, d'une classe au-dessus de moi, Wan Shangjun, s'était vu interdire l'accès à l'université pour avoir fait l'éloge d'un long discours de Tito critiquant le « camp socialiste ». À l'examen d'entrée en

sixième, ce garçon avait été premier du district, place à laquelle je lui avais succédé, ce qui nous avait rapprochés. C'était un élève particulièrement brillant, il lisait et réfléchissait beaucoup, et avait perdu tout avenir à dix-sept ans en raison de son indépendance d'esprit. Au printemps 1959, quelqu'un avait découvert sur une cloison des latrines un graffiti à la craie « À bas Mao » et, terrorisé, s'était empressé de le rapporter aux autorités de l'école. Celles-ci avaient averti la police qui avait rapidement résolu l'affaire, le coupable était un élève d'un an plus âgé que moi qui, mécontent de la famine, s'était défoulé. Je l'ai vu de mes propres yeux être emmené menotté en prison. Les critiques révolutionnaires incessantes, les punitions cruelles auxquelles on assistait ou dont on entendait parler produisaient chez les gens une terreur psychologique. Ce n'était pas le type de terreur qu'on ressent devant un serpent venimeux ou une bête sauvage, à la fois soudaine et vite dissipée, celle-là s'insinuait dans les nerfs et le sang et devenait inhérente à l'instinct de survie de chacun. Les gens évitaient les dangers politiques comme on évite une flamme brûlante.

Dans ce pays fortement imprégné de mentalité impériale, où la voix du gouvernement central était perçue d'emblée comme l'autorité, le Parti communiste se servit de cet « attribut impérial » pour inculquer au peuple entier des valeurs uniques. Les jeunes gens sans expérience croyaient sincèrement ce qu'on leur enseignait, et leurs parents, qui en avaient un peu, s'efforçaient de leur mieux, par superstition envers cet « attribut impérial », ou par peur du pouvoir politique, d'empêcher leurs enfants d'exprimer toute pensée qui ne serait pas dans la ligne du gouvernement, et exigeaient d'eux obéissance.

En 1960, j'ai été admis à l'université Qinghua à Pékin*. Dès mon entrée, j'ai visité l'exposition consacrée au mouvement antidroitiers, faisant ainsi montre de ma loyauté. Je suis ensuite parti travailler aux champs plus de cinquante jours, à la fois pour recevoir l'éducation par le travail et pour déployer et défendre la théorie des « trois drapeaux rouges ». Et même si nos estomacs gargouillaient de faim, nous ne les mettions pas en doute. Cette université, naguère célèbre pour son ouverture d'esprit, était alors complètement fermée. Il y avait toujours eu à Qinghua des professeurs connus, mais nous n'avons appris l'existence de Wen Yiduo ou de Zhu Ziqing**

* Connue aussi selon l'ancienne transcription Ts'ing Hua, cette université fondée en 1911 est la meilleure de Chine avec l'université de Pékin.

** Wen Yiduo (1899-1946), écrivain, engagé politique, fut assassiné par le Kuomintang en 1946 à Chongqing. Zhu Ziqing (1898-1948), écrivain, fut très impliqué dans le mouvement moderniste après le Mouvement du 4 Mai (1919). Tous les deux avaient fait des études à l'étranger.

que par les œuvres de Mao Zedong, et nous n'avons jamais entendu parler de Chen Yinke ni de Wu Mi*. La bibliothèque de l'université de Qinghua contenait de très nombreux volumes, mais nous ne pouvions emprunter, hormis les manuels techniques et d'ingénierie, que des livres ayant trait au communisme. Yang Zhenning et Li Zhengdao** avaient reçu en 1957 le prix Nobel de physique, cependant, non seulement l'université jetait le voile sur cette nouvelle, mais elle avait, lors d'une réunion de cadres, lancé un avertissement : ces deux-là sont réactionnaires, il ne faut pas suivre comme eux la voie élitiste des « experts blancs ».

Durant mes années d'université, j'étais secrétaire de la branche de la Ligue de la jeunesse, et en mai 1964 j'ai adhéré au Parti communiste.

Les gens à cette époque pensaient que nous, les jeunes, étions naïfs – simples et purs. C'est vrai, nous étions « simples », en ce sens que nous n'avions dans la tête que la foi qui nous avait été inculquée, une foi unique ; et nous étions « purs » en ce sens que, à part ce qui nous avait été inculqué, nous n'avions rien d'autre dans le crâne.

C'est ainsi que le Parti communiste chinois avait élevé une nouvelle génération de disciples fidèles à son pouvoir. Si pendant quelques décennies rien de grave ne se passait, ce pouvoir politique pourrait se stabiliser, et notre génération pourrait soutenir à vie l'idée communiste.

C'est d'abord la Révolution culturelle [de 1966 à 1976] qui a modifié ma vision des choses. Au début, j'avais été stupéfait de voir à l'université des milliers d'affiches en grands caractères (*dazibao*) : ces vieux révolutionnaires que j'admirais depuis tant d'années étaient donc corrompus à ce point, d'une telle bassesse morale ? D'août à décembre 1966, je suis allé avec d'autres étudiants dans une vingtaine de villes pour des « séries de contacts », et dans chaque université les placards dénonçaient la corruption et les privilèges des hauts dirigeants. J'ai commencé à ne plus croire aveuglément à l'autorité, ni aux hauts fonctionnaires, ni à tout ce que disaient les journaux, et à mettre en doute les mythes que m'avait inculqués le Parti communiste. Comme la plupart des gens ordinaires, j'ai participé à la Révolution culturelle par opposition aux privilèges des hauts fonctionnaires. Une phrase prononcée à cette époque par le gouverneur du Hubei, Zhang Tixue, m'avait choqué : pendant la « période difficile*** » de trois ans, il y avait eu 300 000 morts dans la province ! C'est alors seulement que j'ai

* Chen Yinke (1890-1969), linguiste réputé, rénovateur, fut professeur à Qinghua de 1925 à 1939. Wu Mi (1894-1978) fut écrivain et professeur. Ces deux hommes également avaient étudié à l'étranger.

** Connus en Occident sous la transcription Chen-Ning (Franklin) Yang et Lee Tsung-Dao.

*** Euphémisme désignant la Grande Famine de fin 1958 à 1961.

Tableau XIII-1
 Acquisitions et rétrocessions dans les campagnes pendant la Grande
 Famine 536

Tableau XIII-2
 Les réserves à l'époque de la Grande Famine 537

Graphique XIII-1
 Variations pluviométriques annuelles en Chine de 1951 à 1990 . . . 542

Graphique XIII-2
 Variations pluviométriques annuelles pendant la saison de la pousse
 entre 1950 et 1990 543

Graphique XIII-3
 Variations du rendement thermique de 1950 à 1990 544

Tableau XIV-1
 Évolution de la criminalité dans la province du Jilin entre 1957
 et 1963 565

Le Seuil s'engage pour la protection de l'environnement

Ce livre a été imprimé chez un imprimeur labellisé Imprim'Vert, marque créée en partenariat avec l'Agence de l'Eau, l'ADEME (Agence de l'Environnement et de la Maîtrise de l'Énergie) et l'UNIC (Union Nationale de l'Imprimerie et de la Communication).

La marque Imprim'Vert apporte trois garanties essentielles :

- la suppression totale de l'utilisation de produits toxiques ;
- la sécurisation des stockages de produits et de déchets dangereux ;
- la collecte et le traitement des produits dangereux.



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2012. N° 103015 ()
– *Imprimé en France* –